

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 42 (1904)  
**Heft:** 29

**Artikel:** Au mécanique  
**Autor:** Morax, René  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-201331>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

qu'on commence, et par le violon qu'on finit.

La diplomatie : le mensonge officiel.

Le plus court chemin d'un poing à un autre, c'est souvent l'œil.

Honni soit qui manigance.

Ne vous fiez pas aux muets : ça manque de parole.

Ce malade bat la campagne : allez vite chercher un médecin. — Non point : c'est un garde-champêtre qu'il faut aller quérir.

Aurore : la seule portière qui ait jamais eu les doigts de rose.

La mémoire : c'est avec quoi on oublie.

Le 30 du mois : Oh ! heureux jour ! où l'on voit ses « sous venir ! »

(Communiqué par P. B.)

**Rôleurs malgré eux.** — Saisi au passage. Conversation entre deux dames au marché.

— Mon mari et moi avons pour principe de ne jamais nous disputer devant les enfants ; quand une scène est près d'éclater, nous les faisons sortir.

— Ah ! c'est pour cela qu'on ne voit qu'eux dans les rues.

**Je te crois ?** — Dans un journal, liste des déçus :

« Louis-Alexis Duval — dix-huit mois, sans profession. »

**Pas encore colonel.** — Un garçonnet, accompagné de sa maman, regarde défiler un bataillon, musique en tête.

— Oh ! comme c'est beau, s'écrie-t-il, mais, dis, maman, à quoi qu'ils servent ceux qui ne jouent pas de la musique ?

#### Le rôle social de l'automobile.

On nous écrit :

« Proto, qui ne craint pas le paradoxe, me disait un soir :

« Il y a des gens qui ne peuvent pas souffrir les vélos, automobiles, motocycles et autres engins de grande vitesse ; moi, je les adore et fais mon possible pour les propager. Ces engins-là résoudre la question sociale et autre chose encore.

« Oui, parfaitement. Je m'explique. Savez-vous comment les bonnes femmes du Flohland se débarrassent de leurs puces ? Non ? C'est simple : elles sèment du tabac à priser sur le sol ; les puces, qui ont la tête en bas, étourne et se cassent la tête sur les cailloux ! Saisissez-vous le rapport ? Non ? Je poursuis. Remarquez que la plupart des chauffeurs finissent comme les puces du Flohland ; ils s'écrabouillent tous les uns après les autres et, comme ils sont nécessairement fortunés, leurs biens s'éparpillent. Leurs héritiers finiront de même. Ce sera l'enrichissement général, modéré, il est vrai, au lieu de la misère commune rêvée par les anarchistes. Comprenez-vous ?

« Mais il y a mieux. L'humanité, piquée par une tarentule inconnue, est affectée d'une véritable folie du mouvement. C'est un enragement général, la course au clocher, la varappe, le vélodrome, l'hippodrome, le yachting, le foot-cesti, le foot-cela ; tout s'agite, tout se déplace avec une vitesse sans cesse croissante. de sorte que chacun finira par avoir son cycle à moteur, chacun sera obsédé par une seule idée fixe : dépasser la vitesse de son voisin ; du 120, 150, 180, 200, etc., comme dans les mises ! Et de deux choses, l'une : ou cela finira par une rencontre générale écrabouillant la masse entière, ou l'humanité, dans une course échelonnée autour du globe, prendra une vitesse telle qu'elle partira par la tangente pour re-

tomber sur les astres voisins en pluie d'aérolithes : débris de moteurs, roues, têtes, jambes, pneus et boyaux, le tout en un mélange plus affreux que celui du songe d'Athalie.

» De toutes façons, ce sera la fin du monde. est-ce clair ? »

T. R.

**Sur l'autel de l'amitié.** — M. P... a épousé, pour complaire à sa famille, une jeune fille d'une laideur peu commune. Il n'est donc pas au bénéfice de l'aveuglement amoureux.

Quittant, l'autre soir, un de ses amis, celui-ci lui dit :

— Dis, embrasse bien ta femme pour moi.

— Oui, répond P..., en soupirant, mais c'est bien parce que c'est toi.



**Hommage au devoir.** — Un employé d'administration a profité d'un congé pour faire un petit tour en Suisse.

— En bien, lui demande-t-on, êtes-vous satisfait de votre voyage ?

— Pas trop. Ces chambres d'hôtel sont très incommodes. On a beau dire, on ne dort nulle part aussi bien qu'à son bureau.

#### Dein onna traiteri de pê Lozena.

Vo lè cougnâite prâo clliau traiteri de pê Lozena, iô on è tot content d'allâ s'einfata onn' assiéta de soupa quand on vint âo martsi et que lè ratte vo corrant dein lo veintro. Eh bin ! l'oncllio Tiennon lâi è z'u on coup et l'a sacrefii que jamé de sa viveinta via on sarâi fotu de lâi fère remettre lè pi.

L'avâi menâ on sa de granna, que l'avâi pardieu rëussâ à veindre à boun'hâora, et pê vè midzo sè dit dinse ein li-mimo : « N'è pas l'embaras, t'a pas tant mau veindu, mon pourro Tiennon ; te pâo bin allâ fère onna petita veriâ pê clliau traiteri, que tote lè dzein dau veladzo diant que tot lâi è rido bon. »

Atsè dan l'oncllio que s'ein va tot bounaement tant qu'à que tràove onna galèza carraie iô l'étâi écrit dessus : *Restaurant*. Ie va dedein et demânde à on soumellié avoué on fordâi bliian se pouâve bin adrâi dina.

— A voutron servîça, so repond l'auto, seta-vo pi.

Lâi avâi quasu atant de mondo que dèso lo couvè de danse à l'abbai : dài monsu à grante zaques, quauquès damé avoué dài tsapi reimplliâ de filiau, quemet on courti.

L'oncllio sè site dè coûte onna dama dzauna, fié dou âo trâi coup dessus la trâbillia po criâ lo garçon que tracive decé, delé avoué sa cazaqua sein lame, et que vint tot tsau.

— Quinna bouna pedance âi-vo ? que lâi demânde.

— Soupe aux raves.

— Rava tè mimo ; i'ein medze dza ti lè dzo, et apri ?

— Saucisse, pommes de terre en robe de chambre, asperges...

— Qu'è-te çosse, clliau truffe ein roba de tsambra ? Dusse être dau fameux ; apportâ z'ein va, et pu pas tant pou.

Duve menute apri, l'auto étâi quie avoué sè truffe.

— Tè bourlâi-te pas ! que dit l'oncllio quand lè vâi, dài truffe boullâite ! Panna vo lo mor avoué, se l'è cein dài truffe ein gredon.

— Alors, asperges ?

— Oi, su sù que l'è encora 'na guieuseri.

Lo garçon apporte adan clliau z'asperges et Tiennon sè met ein état de lè tsapllia dein son assiéta quemet dài tchou.

— Rondzai, que l'è du ! que desâi ; è-te que

vu pouâi cein mâtsi, mè que l'è on crouio ratali.

Faillâi lo vère croussi : fasâi dài mene de caïon quand lo magnin lau z'einfate lo fiertsau dein lè potte. La dama dzauna risâi tant que fasâi quasu lo rio pê lo pâilo. A la fin, ie crie lo garçon et lâi dit :

— Te pâo reprendre tè mandze de remesse, apportâ mè pi onna rachon de fremâdzo, omète cein n'è pas frellâtâ.

Lo garçon recaffâve qu'on fou, et l'oncllio que vayâi ti clliau dzein lo guegni, cheintâ la colère lâi monta à la tita.

Po fère passâ son repé, sè met adan à sailli de sa catsetta on paquet de taba, dau Churtse ; l'ein prend onna rachon quemet 'na pomma rambour et quemeince à chiquâ et à crêtschi, quasu dessus lè pi de la dama dzauna. Lo garçon que guegnive cein que sè passâve, va queri on crachof avoué 'na pufetta que ressembliaive à dau resson et lo met que bas dau côté iô crêtschive l'oncllio. Ma quand stisse l'eût vu ci galé petit mâobllio, bin ornâ, li que n'avâi jamé z'u vu ouïe de paret et que ne savâi pas à quie pouâve bin servi, sè peinsâ qu'on lo betâve à cllia pllière po lo mourgâ. Ie fâ adan onn'embarjdâ de l'autro côté, tandu que lo garçon reimpougnive son mâobllio et lo plliècive à gautsè. L'oncllio vouâitive ci manèdzo avoué dài gets asse gros que dài tomme de tchivra, ein crêcheintâ à drâte, peindeint que l'auto tsandzive encora on iadzo lo mâobllio de côté.

Sti coup, la colère fâ chàota Tiennon, sè lâive, l'eimpougnive sti coo pê son collet de tsemise et lâi fâ :

— Eh ! bâogro de cazaqua copaie que t'i, vâi-to se t'a lo bounheu de rapportâ quie ta quicéce à puffet, eh bin ! mè bourlâ se lâi crêtsche pas dedein !

MARC A LOUIS.

**De dépit.** — Le syndic d'une de nos petites communes ne pêche pas par excès de propriété à l'égard de sa personne.

Dernièrement, en séance de la municipalité, il s'écrie à la suite d'une décision contraire à son avis : « Après tout, je m'en lave les mains ! »

— Enfin ! s'écrie un municipal.

**Accord critique.** — Comme les fleurs de votre coiffure s'accordent bien avec vos cheveux, mademoiselle.

— Vraiment, vous trouvez ? Elles sont artificielles.

**Trop précis.** — Une femme d'esprit avait gardé des grâces tardives, mais avait abdiqué toute coquetterie dès la quarantième année.

Un adorateur attardé la complimentait.

— Vous êtes charmante, ce soir.

— Merci, mon ami ; seulement, autrefois, on n'ajoutait pas : *ce soir*.

#### Au mécanicien.

SAC-A-DOUILLES, de René Morax, vient de paraître chez *Payot et Cie*, libraires-éditeurs, à Lausanne (Imprimerie Charles Guex). Quelle bonne nouvelle pour les personnes qui ont applaudi ces amusantes scènes de notre vie militaire, représentées, cet hiver, par la société artistique *La Muse*, dans plusieurs villes de la Suisse romande.

*Sac-à-douilles* ne s'analyse pas. Il faut le voir jouer ou tout au moins le lire. En voici une des scènes les plus vivantes et fort bien observées. Elle est empruntée au deuxième tableau.

Le deuxième tableau représente l'intérieur spacieux et peu confortable d'un battoir mécanique.

Des gerbes de paille, une table sur chevalets, de nombreux clous à la paroi, une échelle qui mène à une soupente élevée à gauche, forment tout le mobilier. Deux falots tempête éclairaient la section debout ou couchée dans la paille. On entend dans la nuit, au dehors, la chanson persistante d'une averse.

Les soldats sont en train de s'installer le mieux possible. Sur la soupente, Loustic, le képi retourné sur la tête, en bras de chemise, fait son nid dans la paille en sifflant un petit air guilleret. Vacarme traversé d'expressions choisies : — Ne crache pas par terre ! — Veille-toi ! — Tais-toi, gros fou ! — Tu prends toute la paille ! — On aura une rude journée demain ! — Quelle sacrée roille ! — et autres exclamations dictées par le lieu et les circonstances. Martinet, dans son coin, se rince les dents avec une harmonica à bouche.

.....  
LIEUTENANT DUMOLLARD.

Tous les hommes sont là, sergent ?

SERGEANT LAMOLLE.

Oui, mon lieutenant.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Point de malades ?

SERGEANT LAMOLLE.

Si, mon lieutenant. Il y a Merluce qui est à l'infirmerie.

Voix de MERLUCE.

Veux-tu me laisser passer, gros gnagnou.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?  
(Merluce paraît, le képi sur l'oreille.)

MERLUCE.

Faut mieux éclairer le grand hôtel. Je me suis flanqué dans une gouille.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

MERLUCE.

Bonsoir la compagnie. Ça fait plaisir de retrouver les amis.

SERGEANT LAMOLLE.

Mais... c'est Merluce, mon lieutenant.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Et vous dites que vous êtes à l'infirmerie. Que faites-vous là ?

MERLUCE.

Je viens me coucher, nom de cent mille douilles.  
(Il reconnaît le lieutenant et fait un salut embarrassé.)

LIEUTENANT DUMOLLARD.

Pourquoi n'êtes-vous pas à l'infirmerie ?

MERLUCE.

Ils m'ont flanqué à la porte. Ils m'ont dit : « Il n'y a plus de place. Allez secouer vos puces ailleurs... »  
Me voilà.

LIEUTENANT DUMOLLARD.

C'est bien, allez vous coucher et ne réveillez pas vos camarades. Soyez prêts, sergent. Nous partirons de bonne heure. Bonsoir.  
(Il sort. Murmures.)

SERGEANT LAMOLLE.

Bonsoir, mon lieutenant.

ELIE GOLAY.

Consignés, on n'a rien fait.

JAQUINET.

Quel véreux !... On voit bien qu'il veut être instructeur.

MARTINET.

Sacré Troispoils !

SERGEANT LAMOLLE.

Qu'est-ce que tu viens fichier par là ?

MERLUCE.

Ils m'ont dit : « Vous n'êtes pas malade. On n'a pas de place pour les fumistes. Faut rejoindre les camarades ». J'ai failli attraper encore vingt-quatre heures. Ils m'ont empêché de sortir pendant la déconsignation, ces gniafs... Alors j'ai été faire un petit tour en ville. Qui veut du cric ? J'en ai plein ma gourde.

LOUSTIC.

Tutut, monte par là, Merluce.

MERLUCE.

Où est-ce que tu perches ? Tu m'as gardé une couverte ?

LOUSTIC (chante sur l'air connu de *Viens Poupoule*).

Viens, Merluce... viens, Merluce... viens...  
(Toute la chambre entonne le chœur.)

JAQUINET.

Assez, avec cette meule.

SERGEANT LAMOLLE.

Tu n'as pas pris la tienne pour l'infirmerie ?

MERLUCE.

Je l'ai mise en gage.

GLARDON.

Dis-donc, il y a bien du monde à l'infirmerie ?

MERLUCE.

Il y en a plein la salle d'école, et un tas à côté.

GLARDON.

Regarde sur la table, il y a une carte de ta Rosine.

MERLUCE.

Elle est bien folle de m'écrire.

JAQUINET.

Où l'as-tu dénichée, cette malheureuse ?

MERLUCE.

C'est un beau brin de fille, tu sais. Elle a la tête de plus que moi.

JAQUINET.

Qu'est-ce qu'ils t'ont dit à l'infirmerie ?

MERLUCE.

Le médecin m'a dit : « Qu'as-tu bu ? »

GLARDON.

Il demande à tous la même chose.

MERLUCE.

J'y ai fait : « Mon capitaine, il y a plus de vieux saouillons que de vieux médecins. » T'aurais dû voir son nez.

SERGEANT LAMOLLE.

Il s'est fichu en colère ?

MERLUCE.

Ouah ! pas plus ; il a ri... il y avait les infirmiers qui pouvaient pas se retenir... — Eh ! bien ! qu'est-ce qu'il a, cet artiste, qu'il a fait ? — J'ai une douleur au creux de l'estomac, que j'y ai dit. Ce que je mange, ça ne passe pas, ou bien ça passe trop vite.

ELIE GOLAY.

Ferme ! tu nous embêtes avec ton histoire.

MERLUCE.

Je te cause pas. C'est au sergent que je cause. Pas vrai, sergent ?

JAQUINET.

Il est décroché, allez le faire taire.

MERLUCE.

Alors le médecin a dit : « Faut le barbouiller avec du iode », qu'il leur a fait. Ils m'en ont fourré une embarbouillée, que je suis brun comme un cafard. Qui veut voir ?

JAQUINET.

C'est pas malin d'être médecin. On a trois remèdes : du iode, du calomel et du bismuth.

GLARDON.

Et de la poudre pour les pieds.

MERLUCE.

Alors, moi, j'ai dit : « Faut me donner une dépense de sac ».

JAQUINET.

Mais tu portes déjà le sac à douilles.

MERLUCE.

C'est ce qu'ils ont tous crié, là-bas, les chameaux. Je n'y remettrai pas les pieds dans cette sale boîte. On est reçu comme des chiens dans un jeu de quilles. S'il faut claquer sur les routes, on claquera.

JAQUINET.

Le médecin croit toujours qu'on y va pour son plaisir. Bien sûr, pour eux qui font les fières sur leur cheval, c'est une partie de rigolade.

MERLUCE.

Où es-tu, Loustic ?

LOUSTIC.

Ici, mon fils, monte l'échelle.  
(Merluce marche sur les pieds d'Elie Golay)

ELIE GOLAY.

Aïe ! brigand, tu n'as pas des ailes.

MERLUCE.

Il gueule avant d'avoir le mal, celui-là. Ne sais-tu pas te mettre à rebouclons avec tes longues guiboles. Où est-elle, cette échelle ?

JAQUINET.

De l'autre côté.

MERLUCE (se dirigeant à gauche).

Ecoute-voir tous ces tuyaux d'orgue. Him, pipu, Him pipum... C'est ça qui fait un poli concert. On se croirait à l'église, au serinon du Jeûne.

SERGEANT LAMOLLE.

Ferme ton crachoir, Merluce, et va te coucher.

MERLUCE.

Je sais pas ce que j'ai ce soir, mais j'ai pas sommeil. Qui est-ce celui-là qui dort ? Il est tout mignon. Il scie des billons... C'est Perrochon ; il est sur un nœud, maintenant. T'éreinte pas, Perrochon.

MERLUCE.

... Où est-elle cette échelle à poules ? Ah ! la voilà. On va monter sur le dzot.

(Il chante en montant)

Une poule sur un mur

Qui picote du pain dur

Picotin et picota

Lève la queue et saute en bas

JAQUINET, LAMOLLE, GLARDON, PERROCHON.

Assez, assez !

PERROCHON.

Je secoue l'échelle.

MERLUCE.

T'énerve pas. Soyez toujours joyeux, comme dit l'aumônier. Soyez toujours joyeux, mes frères. Où est ton creux, Loustic ? — Aïe, j'ai failli filer par un trou.

.....  
RENÉ MORAX.

**Le vin de la fiancée.** — Un papa donne un dîner pour célébrer les fiançailles de sa fille.

Au dessert, on apporte une bouteille de Villeneuve religieusement couchée dans un panier et couverte de poussière et de toiles d'araignées.

— Mes chers amis, dit l'amphitryon, en versant le précieux liquide, je vous recommande ce vin ; il date de la naissance de ma fille.

Le fiancé en boit une gorgée avec componction et dit :

— C'est un nectar ! Comme on sent que c'est vieux !

La fiancée eut un sourire jaune.

**Le pendant de Lamerre-Lepère.** — Un monsieur Blanc épouse une demoiselle Bonnet. Le jour des noces, le frère de l'épouse se trouve avoir pour compagne la sœur de l'époux. Les deux jeunes gens se plaisent et peu après célèbrent leur mariage. Ensorte que, dans la première voiture du deuxième mariage, se trouvaient Blanc-Bonnet et Bonnet-Blanc.

**Au plus habile.** — Un inconnu se présente dans un magasin et fait une emplette.

Il paie avec une pièce de deux francs et une de dix centimes.

A peine le client est-il parti que la demoiselle s'aperçoit que la pièce de deux francs est fausse. Elle raconte au patron sa mésaventure.

Celui-ci, le premier moment de dépit passé :

— Mais les deux sous sont bons ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Eh bien, bast, après tout, ça peut aller, il y a encore du boni.

**KURSAAL.** — Programme d'été : *Trio Sanden's*, gymnastes-équilibristes ; les *sœurs Gibardinos*, danseuses acrobatiques ; la *troupe Martinely*, acrobates de salon ; *Pol Florus*, virtuose du Wientertgarten de Londres ; *Labori*, manipulateur, etc.

Spectacles les vendredi, samedi et dimanche. — Demain, 17 courant, s'il fait beau, matinée au Signal.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.